

Irina DEVDEREA
Doctorante
Université «Ștefan cel Mare»
Suceava, Roumanie

La traduction des références culturelles: entre effacement et préservation (une analyse comparative des traductions française et italienne du roman *Temă pentru acasă* de Nicolae Dabija)

Résumé: Notre communication se veut une mise en relief du canon culturel constitué en Bessarabie de l'après-guerre malgré toutes les conditions géopolitiques défavorables. L'ancienne région roumaine devenue annexe de la Russie dans la formule de l'Union Soviétique fait des efforts pour garder ses traditions et sa culture et les transmettre aux nouvelles générations. Même si la politique de Staline prévoit le dépaysement des Roumains représentant l'élite de cette région historique, le souffle national y résiste grâce aux gens de lettres qui vont naître à partir des années 30. Ils sont ceux qui contribueront à la conservation de la langue et écriront l'histoire de ce pays voulu déraciné. Du patrimoine culturel de la Bessarabie font partie, sans doute, les littératures mémorielle et testimoniale qui révèlent comment ce patrimoine même a été conservé et consolidé. C'est une sorte de mise en abyme.

Notre communication portera précisément sur un auteur de la Bessarabie – Nicolae Dabija – dont le premier roman intitulé *Temă pentru acasă* fut considéré en 2010 comme le livre le plus lu en Moldavie les dix dernières années, puisque emprunté aux bibliothèques par plus de 100 000 lecteurs pendant 9 mois. Ce livre fait certainement partie du patrimoine culturel de la Bessarabie. Il traite du drame vécu par les Roumains déportés en Sibérie qui grâce à leur croyance en Dieu, en tout ce qui est bon, réussirent à survivre.

Nous allons aborder le livre de N. Dabija du point de vue de la traduction et de la traductologie. Il nous semble important d'étudier cet élément du canon culturel de la Bessarabie du point de vue d'un Autre qui va se faire connaître et qui espère atteindre au canon universel dans les conditions d'une Europe multiculturelle qui promeut l'unité par la diversité. Nous nous sommes proposé d'observer et d'analyser la manière dont les traducteurs se sont adonnés à transposer les références culturelles, s'agissant d'une traduction en français et d'une autre en italien.

Mots-clés: littérature testimoniale, littérature mémorielle, goulag, traduction, référents culturels, toponymes, anthroponymes

Abstract: Our paper is intended to reveal the cultural canon that was created in post-war Bessarabia despite all the unfavorable geopolitical conditions. The former Romanian region which became an annex of Russia in the formula of the Soviet Union, makes efforts to keep its traditions and culture and transmit them to new generations. Even if Stalin pursued the expatriation of the intellectual elite of this Romanian region, the national spirit resists here thanks to the men of letters who are born after '30. They are the ones who will contribute to the preservation of the language. They are the ones who will write the story of this region separated of its historical country. The memorial and testimonial literatures are surely included in the cultural canon of Bessarabia, because these literatures are speaking of the constitution of the cultural canon itself. It's like a book about a book.

Our paper will focus exactly on Nicolae Dabija – bessarabian author whose first novel entitled *Temă pentru acasă* was considered in 2010 the most read book in Moldova in the last ten years. During 9 months it was borrowed by libraries readers more than 100,000 times. This book is certainly part of the cultural heritage of Bessarabia. It tells the drama of Romanians deported to Siberia who managed to survive thanks to their belief in good and God.

It will be a traductological approach. We consider that it's important to study this element of the cultural canon as an Other who tries to be known and hopes to be part of universal canon in the conditions of a multicultural Europe that promotes unity through diversity. We set out to surprise the way in which the translators have transposed

in Italian and in French the Romanian cultural references that the novel contains in original.

Keywords: testimonial literature, memorial literature, gulag, translation, cultural referents, toponyms, anthroponyms

Le roman *Temă pentru acasă* de Nicolae Dabija, poète, publiciste et écrivain roumain de la Bessarabie, est considéré par les critiques littéraires come un modèle de langue roumaine. Selon eux, ce roman est une preuve de plus qu'en Bessarabie, région roumaine séparée de son pays historique et fortement influencée par la Russie et la langue russe, on écrit (on fait de la littérature) aussi bien que dans la Roumanie tout entière. Par sa langue, ainsi que par la profusion des pensées qui y sont exprimées, cette œuvre mérite bien de retrouver sa place dans le canon culturel de la Bessarabie et de toute la Roumanie. Elle témoigne du sort cruel subi par les Roumains bessarabiens pendant l'occupation soviétique, notamment dans la période stalinienne, en ayant recours à la fiction, une fiction vraisemblable, fondée sur des faits réels. En même temps, elle révèle la puissance extraordinaire de l'Amour grâce auquel l'homme arrive à résister aux cruautés du monde et même y survivre.

Nous retrouverons le même témoignage dans les récits de la littérature testimoniale parus après 1991: la trilogie *Cu gândul la tine, Basarabia mea*, écrite par le détenu politique Vadim Pirogan; le recueil *Invitație în iad* de Dumitru Crihan, lui aussi victime du régime stalinien; le volume *Basarabia în gulag*, publié par Serafim Saka, écrivain, dramaturge, scénariste et traducteur.

Le roman de Nicolae Dabija raconte l'histoire du professeur Mihai Ulmu qui enseignait la littérature roumaine au lycée de Poiana – un village de Bessarabie – et qui, en juin 1940, au moment où les Soviétiques pénètrent dans la région, est arrêté et déporté en Sibérie: il est accusé d'avoir remplacé dans une salle de classe le portrait de Staline par le portrait d'Eminescu. En fait, ce sont ses élèves qui ont remis le portrait d'Eminescu à sa place, car il fut arraché la veille par un commissaire russe, le professeur n'a fait qu'assumer le délit inventé par les soviétiques. Maria Răzeșu, l'une de ses élèves de la classe terminale, qui était amoureuse de lui, comme toutes ses étudiantes, le suit en Sibérie. Son amour est si grand et si fort, qu'il l'aide à résister à la faim et au froid et même à organiser la fuite de Mihai de la prison. Maria et Mihai connaîtront sept jours de bonheur avant qu'il soit attrapé et emprisonné de nouveau, cette fois-ci avec Maria aussi. Mais

ces sept jours auront l'intensité de toute une vie. Dans la taïga, au cœur d'une clairière, Maria et Mihai retrouveront la paix et l'harmonie de leur contrée natale – Poiana (nom propre désignant en tant que nom commun une «clairière»). «Une clairière entourée de chênes creux» deviendra «la clairière de leurs noces», les noces des parents de l'enfant qui sera né dans les neuf mois et enlevé à sa mère à l'âge de deux ans pour être mis dans un orphelinat. Le garçon appelé Mircea deviendra après des années le narrateur de cette histoire d'amour, une histoire qui lui sera racontée par son père, le seul qui survivra, car Maria sera morte étant blessée par une balle de fusil lors de sa fuite de la prison pour sauver son petit fils malade de typhus. Elle réussira à le sauver, par miracle, au prix de sa vie.

Une œuvre, bien qu'elle soit canonique, risque de se limiter au patrimoine culturel d'un pays ou d'une nation, sans accéder au canon universel, si elle n'est pas connue dans le monde. La traduction joue donc un rôle primordial dans ce sens, car il est peu probable que tous les hommes connaissent toutes les langues du monde. Heureusement, le roman *Temă pentru acasă* a eu la chance d'être traduit en plusieurs langues étrangères, y compris dans des langues dites internationales telles l'anglais, l'allemand, le français et l'italien. La version française du roman paraît en 2015. On la doit à la collaboration de la traductrice et poète Maria Antoaneta Hâncu, née en Moldavie, avec Constantin Frosin, traducteur et écrivain roumain, professeur à l'Université „Danubius” de Galați. La traduction est publiée à Paris, par la Société des Écrivains, avec une préface du critique littéraire Jean-Paul Gavard-Perret. La version italienne est plus récente: elle date du mois d'août 2018. La traduction, publiée à Perugia par Graphe.it Edizioni, est signée par Olga Irimciuc, traductrice et professeur de langue et littérature roumaine à la Scuola Europea di Varese.

Dans ce qui suit, nous allons analyser la stratégie adoptée par les deux traductrices concernant la transposition dans les langues française et italienne des références à la culture roumaine.

Il faut signaler dès le début la présence dans le roman de plusieurs types de référents culturels. Si l'on a recours au classement proposé par Göte Klingberg (*Children's fiction in the hands of translators* 17-18), l'un des premiers théoriciens de la traduction des référents culturels, on peut regrouper ces éléments dans cinq catégories:

- Anthroponymes (noms réels des personnalités; noms fictifs des personnages)

- Références littéraires (vers et titres de poésies)
- Mœurs et coutumes (travaux agricoles; noces)
- Logement et nourriture
- Toponymes (noms de villages, villes, rivières de la région).

Le héros du roman est un professeur de littérature roumaine; l'un des premiers chapitres du roman est intitulé *La leçon de littérature*; une dernière leçon de littérature de l'année 1940 est interrompue par des événements nefastes et reprise seulement après treize ans, période pendant laquelle se déroule toute l'action du roman et que les élèves auraient, par conjoncture, à préparer leur *Devoir* (ainsi, le titre du roman signifiant en traduction littérale *Le devoir* est annoncé déjà au quatrième chapitre, puis repris dans le titre du dernier et, finalement, prêté au roman entier); en plus, un volume de poésies d'Eminescu parcourt tout le trajet temporel et spatial du roman: emprunté par le professeur à son élève Maria en 1940, il retrouvera son propriétaire en Sibérie lorsque Mihai entrera en possession des affaires de son épouse décédée. Dans ce contexte, il est assez naturel de découvrir dans le récit des références à la littérature roumaine.

Les noms de quatre poètes roumains apparaissent dans le texte dabijien: Eminescu, G. Topârceanu, Grigore Alexandrescu, Alecsandri. Les deux traductrices gardent ces noms tels quels, dans leurs formes roumaines sans avoir recours à la transcription. Dans la version italienne le report est pur et simple pour Eminescu, tandis que pour les trois autres noms propres les reports sont accompagnés de notes en bas de page destinées à renseigner le lecteur italien sur l'identité des trois personnalités roumaines: «George Topârceanu (1886-1937), scrittore e giornalista romeno» (Dabija, *Compito per domani* 57); «Grigore Alexandrescu (1810-1885), poeta romeno che ha contribuito all'unificazione dei Principati romeni» (178); «Vasile Alecsandri (1821-1890), importante scrittore e uomo politico romeno» (386).

Nous apprécions le procédé utilisé par Olga Irimciuc afin d'apporter plus de lumière pour un lecteur étranger, ignorant probablement la culture roumaine, et nous considérons que l'absence de note pour Eminescu n'est pas une négligence de la traductrice, au contraire, ceci prouve la reconnaissance de la notoriété universelle du poète roumain. À notre grande surprise, on trouve des choses tout à fait différentes dans la version française. Maria Antoaneta Hâncu évite de donner plus d'informations sur les noms de G. Topârceanu, Grigore Alexandrescu, Alecsandri, elle se limite à renseigner le lecteur français seulement sur le fait qu'ils sont des poètes. En revanche, elle accompagne le nom d'Eminescu d'une note qui manque

de détails significatifs – «le plus grand poète roumain» (Dabija, *Devoir à rendre* 31) – et qui s'avère être inutile, car, sauf les arguments présentés ci-dessus en parlant de l'absence de note en italien, il y a dans la version française une note précédente concernant le poème d'Eminescu *La Steaua*: «Note du traducteur: titre du célèbre poème écrit par le poète roumain Mihai Eminescu» (30) – qui offre déjà au lecteur français une pareille information. En plus, cette note manquerait aussi d'efficacité, si le nom d'Eminescu était vraiment inconnu au lecteur français, car elle ne vient pas au moment où le nom du poète apparaît pour la première fois dans le texte, à la page 29, mais lorsqu'il fait sa deuxième apparition à distance de deux pages de la première.

À part les noms des poètes, dans le roman de Dabija on retrouve quelques titres de poèmes et même des vers de ces poètes-ci. Ce qui nous a surpris, c'est le fait que ni dans la version française, ni dans la version italienne, les créations lyriques originales n'ont pas été gardées. Les deux traductrices ont inséré directement dans le texte (français et italien) du roman les traductions des titres et des vers. Nous considérons qu'il convient de préserver dans ce cas la forme originale des poésies et de donner leur traduction dans une note en bas de page, pour que le lecteur étranger comprenne qu'il s'agit des œuvres écrites dans une autre langue que le français ou l'italien et qu'il devienne curieux de découvrir la langue roumaine. Bien que le poème d'Eminescu *La Steaua* ait déjà des traductions françaises connues, réalisées par des traducteurs tels Margareta Miller Verghy, Paul Miclău ou Elisabeta Isanos, nous avons constaté la présence dans le texte d'une variante différente qui, sans que cela soit mentionné, appartiendrait à M. A. Hâncu, poétesse elle aussi.

M. Eminescu	M. A. Hâncu, 2015	E. Isanos, 1994	Paul Miclău, 1989
La steaua care-a răsărit E-o cale-atât de lungă, Că mii de ani i-au trebuit Luminii să ne- ajungă (30-31)	Jusqu'à l'étoile qui s'est levée Il est un si long chemin Que la lumière mit de milliers D'années pour nous rejoindre, enfin. (38)	Vers l'étoile qui s'est levée, Une aussi longue route, Qu'à sa lumière, des années Par milliers, ça coûte.	À l'étoile qu'on aperçoit Il y a un si long chemin Que la lumière traversa Par les millénaires sans fin.
Icoana stelei ce-a murit Încet pe cer se suie, Era pe când nu s-a zărit, Azi o vedem si nu e. (24)	L'icône de l'étoile qui mourut Gravit lentement dans le ciel. Elle scintillait inaperçue, Maintenant on la voit – irréelle. (30)	Et de la morte étoile, l'icône Se lève dans la nuit, Vivante, ne la voyait personne, On l'aperçoit, depuis. (411)	Les traits de l'astre mort là-bas Montent au ciel lentement; Elle était sans qu'elle fût là, Quand on la voit elle est néant. (134)

Ce tableau est présenté juste pour offrir l'image des traductions existantes de La Steaua sans que nous poursuivions le but d'une analyse comparative de celles-ci.

Dans le cas de la traduction italienne de la poésie d'Eminescu non plus on n'a aucun indice à propos de son auteur. On pourrait supposer que la traduction appartienne à Olga Irimciuc. Cependant, nous avons découvert une similitude frappante entre la variante présente dans le roman et la traduction de Ramiro Ortiz, publiée en 1950.

M. Eminescu	Olga Irimciuc, 2018	Ramiro Ortiz, 1950	Geo Vasile, 1996
La steaua care-a răsărit E-o cale-atât de lungă, Că mii de ani i-au trebuit Luminii să ne- ajungă... (30-31)	Fino alla stella ch'è sorta la strada è tanto lunga, che mille anni la luce ha impiegato a percorrerla... (42)	Fino alla stella ch'è sorta La strada è tanto lunga, che mille anni la luce ha impiegato a percorrerla... (167)	Fino alla stella che spuntò C'è strada così lunga, Che mille anni camminò Per giungerci la luce... (219)
Icoana stelei ce-a murit Încet pe cer se suie, Era pe când nu s-a zărit, Azi o vedem si nu e. (24)	L'immagine della stella ch'è morta lenta ascende nel cielo. Era viva quando non si vedeva, oggi la vediamo e non è più. (35)	L'immagine della stella ch'è morta Lenta sul cielo ascende. Viveva quando non si vedeva, oggi la vediamo ed è morta. (167)	L'icona della spenta stella Al cielo lenta ascende; Non si scorgea quando c'era, Oggi la vediamo e non c'è. (219)

À notre avis, si l'on traduit une œuvre qui contient des fragments d'autres œuvres ayant déjà une ou plusieurs traductions dans la langue cible, il est opportun d'indiquer dans une note le nom de son traducteur.

La liste des références littéraires s'étend avec *doina*, la poésie lyrique spécifique au folklore roumain, souvent chantée, exprimant un sentiment de *dor* qui n'aurait pas d'équivalent ni dans la langue française, ni dans la langue italienne. Ce mot *doina*, lui non plus, n'a pas de correspondant dans d'autres langues, le report étant selon nous la meilleure des solutions de transposition. M. A. Hâncu a opté dans sa traduction exactement pour ce procédé. Le seul défaut qu'on puisse lui imputer, en cas où il ne s'agirait pas d'une faute d'impression, est de ne pas avoir utilisé la transcription pour éviter une prononciation défailante en français. D'ailleurs, la forme *doina*, avec un «i» est déjà acceptée en français constituant l'entrée pour un article du dictionnaire de la musique Larousse (<https://www.larousse.fr/encyclopedie/musdico/do%C3%AFne/167272>). Quant à la traduction italienne, le mot *doina* n'y a pas été gardé. O. Irimciuc renonce à la stratégie de préservation de l'étrangéité adoptée ailleurs et suit la stratégie

d'acclimatation. Elle a recours à l'hyponymisation, en remplaçant le mot *doina* par son hyperonyme «canzone» (chanson):

L'original	La version française	La version italienne
Cântecul continuă: ” <u>Dorul</u> meu pe unde pleacă Nu-i pasăre să-l întreacă...” [...] totul se amestecă cu notele acestor <u>doine</u> atât de vechi, dar și atât de noi. (21)	La chanson poursuit: Ma <u>nostalgie</u> , où qu'elle s'en aille, Rien ne peut la dépasser... [...] tout se mélange aux notes de ces <u>doina</u> si anciennes, mais aussi si nouvelles. (27)	La canzone continuò: Dove <u>l'amor</u> mio partirà Nessun usignolo arriverà... [...] tutto quanto si mescolava con le note di <u>canzoni</u> così ancestrali eppure così nuove. (31-32)

[c'est nous qui soulignons].

Il est à observer aussi la traduction des vers de la *doina* directement dans les textes français et italien sans préservation de l'original tout comme dans le cas des vers des poètes roumains mentionnés ci-dessus. L'étrangéité cède encore de place lorsque la traductrice O. Irimciuc élimine du texte les vers d'adieu chantés par la jeune mariée le jour de ses noces et remplace une chanson roumaine pour enfants, une chanson assez connue qui est interprétée d'habitude pour apprendre à compter de 1 à 10, par une tout autre chanson – une chanson italienne que les enfants chantent en se donnant les mains et en formant un cercle:

L'original	La version française	La version italienne
[...] ea începu să cânte [...] un cântec din copilăria sa: «... <u>Un elefant se legăna pe o pânză de păianjen...</u> » (152)	[...] elle commença à chanter [...] une chanson de son enfance: <u>Un éléphant se balançait au-dessus d'une toile d'araignée ...</u> (163)	[...] Maria cominciò a cantare [...] una filastrocca dei tempi della sua infanzia: <u>Giro, giro tondo, casca il mondo, casca la terra ...</u> (172)

[c'est nous qui soulignons].

Dans le roman de Dabija on retrouve aussi des références aux réalités roumaines: coutumes roumaines concernant les noces, plats nationaux, organisation de la maison roumaine, etc. Ainsi, les lecteurs peuvent apprendre que les noces roumaines ne se passent pas sans *vorniceï*¹, ni les *colac*², qu'un repas de fête ne peut pas exclure *sarmale*³ et *plăcinte*⁴, que la dot d'une jeune fille est gardée jusqu'à son mariage dans une pièce spéciale de la maison paysanne, qui n'est pas habitée et qui est destinée uniquement aux événements marquants de la vie – *casa mare*⁵, que le jour des noces on souhaite d'habitude aux jeunes mariés *Casă de piatră*⁶, que les paysans roumains sont aussi appelés *gospodari*⁷. De tous ces référents un seul est gardé intact lors de la traduction et seulement dans la version italienne – *sarmale*. Olga Irimciuc a reporté le mot en l'accompagnant d'une note explicative en bas de page: «Tipico piatto romeno, costituito da involtini di foglie di vite ripieni di riso, verdura e carne»⁸ (157), alors que M. A. Hâncu a préféré le substituer par une paraphrase qui, malheureusement, ne transmet pas le sens exact: «rouleaux de viande roulés en feuille de vigne» (145). Dans la traduction française se perd aussi la trace formelle et sémantique de toutes les autres références mentionnées: quelques-unes sont traduites littéralement, ce qui entraîne un faux sens: «Să ne urăm casă de piatră!» (122) / «Souhaitons-nous une maison de pierre!» (128) et «casa mare» (23) /

-
1. Jeunes hommes célibataires chargés de s'occuper des invités aux noces en leur offrant des bouquets de la bienvenue et en les guidant tout au long de la cérémonie.
 2. Pain tressé comme une natte à 2-4-6-8 brins, dont les bouts sont réunis pour former un grand anneau que les Roumains préparent d'habitude à l'occasion des événements les plus marquants de la vie: le baptême, les fiançailles, les noces, les funérailles.
 3. Plat roumain comportant des feuilles de chou ou de vigne farcies, les ingrédients principaux de la garniture étant: riz, viande, carottes, oignon et fenouil.
 4. Tourtes salées
 5. «Grande maison» (trad. littérale) = pièce de la maison paysanne roumaine réservée uniquement pour la célébration des événements importants de la vie où les maîtres de la maison gardent d'habitude leurs biens y compris la dot des filles à marier.
 6. «Maison de pierre!» (traduction littérale) – vœux traditionnels roumains faits aux mariés le jour de leurs noces par lesquels on sous-entend: Que vous créiez, avec de la croyance en Dieu et de l'amour pour les hommes, une famille nombreuse!
 7. Propriétaire d'une maison et une basse-cour qui dans leur ensemble constituent une «gospodarie».
 8. Plat traditionnel roumain constitué de feuilles de vigne farcies de riz, légumes et viande [notre traduction].

«grande maison» (syntagme expliqué en bas de page par «Pièce symbolique dans une maison paysanne roumaine») (29) ou «chambre de séjour» (68), d'autres sont substituées par des références à la culture française, la traductrice réalisant un saut culturel qui est selon nous inacceptable: «un colac împletit în opt» (120) / «une gimblette⁹ tissée en 8» (128, c'est nous qui soulignons), «plăcinte» (122) / «des galettes¹⁰» (145), «vornicei» (126) / «chevaliers d'honneur»¹¹ (135). Le nom «gospodari» (20) est remplacé par un signifiant ayant la même origine slave – «hospodar» (26), mais qui fut emprunté dans la langue française pour désigner une autre réalité que celle à laquelle renvoie «gospodari». «Hospodar» se réfère, en fait, au «titre des princes-gouverneurs placés à la tête des provinces roumaines par les conquérants turcs» (<https://www.cnrtl.fr/definition/hospodar>) et ne renvoie point aux habitants d'un village roumain. Dans la variante italienne, même si Olga Irimciuc ne garde pas les signifiants de ces références, elle suit la stratégie de préserver au moins le sens de sorte que les correspondants choisis renvoient aux signifiés pareils. Ainsi, le sens des souhaits traditionnels roumains à l'occasion du mariage d'une jeune fille avec un jeune homme est bien transmis par «Auguriamoci una solide unione!»¹² (140). Pour le reste des référents à la réalité roumaine: «casa mare», «colac», «plăcinte», «vornicei», «gospodari», O. Irimciuc choisit des mots italiens neutres, des syntagmes qui expliquent le sens, sans se préoccuper de la préservation de l'étrangéité: «salone delle feste»¹³ (34) ou «soggiorno»¹⁴ (75) (la traductrice offre deux variantes pour le même signifiant, tout comme il arrive dans la traduction française, la deuxième étant moins réussie que la première); «una treccia di pane a forma di otto»¹⁵ (138), «torte salate»¹⁶ (157), «testimone»¹⁷ (145), «contadini»¹⁸ (30).

9. Petit gâteau sec en forme d'anneau, originaire d'Albi (Languedoc)

10. Plat spécifique à la cuisine française (surtout en Bretagne)

11. Principal officier qui donnait la main aux princesses (https://fr.wiktionary.org/wiki/chevalier_d%E2%80%99honneur)

12. “Que nous nous souhaitons une solide union!” [notre traduction].

13. Salon pour des fêtes [notre traduction].

14. Salon [notre traduction].

15. Tresse de pain en forme de huit [notre traduction].

16. Tourtes salées [notre traduction].

17. Témoin [notre traduction].

18. Paysans [notre traduction].

Pour ce qui est des toponymes – les noms de villages, villes, rivières de la région – les deux traductrices opèrent les mêmes procédés:

- le remplacement des noms géographiques plus ou moins connus par leur équivalent français/ italien attesté par l'usage: Moldova / Moldavie / Moldova; Nistrul / Dniestr (forme inexacte qui enregistre une faute par l'absence de l'article défini) / il Dniestr; Basarabia / Bessarabie / Bessarabia (nom propre accompagné d'une note infrapaginale: «La Bessarabia è una regione storica romena, compresa tra i fiumi Prut e Dniestr o Nistru. Attualmente rappresenta la parte la più estesa del territorio della Repubblica di Moldavia»¹⁹ (55), par laquelle la traductrice offre des explications aux lecteurs italiens qu'elle suppose ignorer la situation géopolitique de cette région);
- le report pur et simple des noms de villes et villages: Chişinău, Tighina, Cetatea Albă, Orhei, Poiana, Butuceni, etc. Il est à remarquer le fait que M. A. Hâncu n'a pas recherché la transcription de ces noms en français, en mettant leur prononciation correcte à la discrétion du lecteur. La prononciation en italien, en dépit de l'absence d'importantes différences entre les systèmes orthographiques italien et roumain, est aussi incertaine car dans le texte italien a été reportée la forme roumaine intacte, avec des signes diacritiques, sans qu'une translittération soit opérée.
- le report assorti de l'incrémentalisation – insertion dans le texte auprès du nom propre d'un mot commun indiquant la classe à laquelle appartient le référent dans des cas où le texte n'offre pas de repères significatifs: Răut / la rivière Raut / il fiume Răut.

Une remarque à part est à faire concernant le toponyme signifiant Poiana – le nom du village bessarabien qui se trouve au centre des actions du roman. C'est le village natal de Maria, le village d'où Mihai sera exilé et déporté en Sibérie, le village où il reviendra après la réhabilitation pour continuer la leçon interrompue de littérature roumaine. Le nom propre Poiana correspond au nom commun «poiana» qui signifie «clairière». Le nom commun est présent lui aussi dans le texte roumain: il apparaît dans un seul chapitre *Nuntă în taiga* (Des noces dans la taïga) pour référer au lieu où Maria et Mihai, en pleine taïga sibérienne, se lient par des liens du

19. La Bessarabie est une région historique roumaine, située entre les deux rivières: le Prut et le Dniestr ou Nistru. De nos jours elle représente la partie la plus grande de la République de Moldavie [notre traduction].

mariage. Nous trouvons que le recours au signifiant «poiana» dans sa forme de nom commun n'est pas accidentel. Nous pensons que l'auteur a exploité l'étymologie du nom propre Poiana, son intention étant de transmettre à l'aide du binôme Poiana – poiana un message chiffré: les deux jeunes unis pour toujours retrouvent finalement leur maison, même si à une distance de milliers de kilomètres de leur pays natal. Ce message est susceptible d'être décrypté seulement par les lecteurs qui entendent la voix de l'écho, or, un écho se produit seulement en roumain, car une fois le nom propre reporté et le nom commun remplacé par son équivalent français / italien, l'effet d'écho disparaît, le lecteur étranger n'ayant plus l'occasion d'entrevoir une liaison entre le village Poiana et la clairière de la taïga. Selon nous, une note en bas de page, accompagnant le report du nom propre et expliquant la signification du mot commun qui réside à son origine, serait une bonne solution pour ne pas priver le lecteur étranger de la possibilité de découvrir l'affinité de la clairière de la taïga sibérienne avec Poiana bessarabienne. Malheureusement, ni O. Irimciuc, ni M. A. Hâncu n'y ont recouru.

En résumant cette étude analytique des stratégies adoptées par les deux traductrices pour la transposition en français et en italien des références à la culture roumaine, nous devrions signaler l'existence d'un mouvement pendulaire entre la préservation de l'étrangerité et son effacement total. En passant d'un extrême à l'autre, les traductrices se retiennent dans le point d'acclimatation des référents culturels. Avec le report des anthroponymes et des toponymes, les traductrices se situent à l'extrémité de préservation, Olga Irimciuc y excellant grâce aux clés de décodage offertes au lecteur italien et à leur caractère clair et exact par rapport au nombre réduit des notes proposées par M. A. Hâncu et à leur manque d'utilité et d'efficience. Mais elles se jettent tout de suite à l'autre bout de la trajectoire du pendule, à l'extrémité de l'effacement, en passant par le point d'acclimatation, lorsque des fragments d'autres œuvres littéraires roumaines et du folklore surgissent. C'est Olga Irimciuc qui atteint dans ce sens, malheureusement, le point extrême en faisant disparaître du texte traduit un quatrain du folklore roumain et en remplaçant une chanson roumaine pour enfants par une chanson italienne. Les traductrices, toutes les deux, s'attardent généralement à l'acclimatation des référents culturels. Mais il existe toutefois une différence entre les procédés utilisés: les moyens de M. A. Hâncu sont moins réussis, car ils provoquent soit un faux sens (dû à la traduction littérale des syntagmes figés), soit un saut culturel (dû à la substitution d'un référent culturel roumain par un référent culturel français), alors qu'Olga Irimciuc,

tout en recourant à la neutralisation des termes, s'avère être intéressée à la préservation du sens.

L'analyse que nous venons de réaliser nous détermine à formuler la conclusion suivante: lors de la transposition des références culturelles d'une langue source dans une langue cible, il est bien d'être cohérent dans le choix de la stratégie de traduction afin d'assurer l'harmonie du texte traduit. En plus, notre réalité quotidienne où la diversité culturelle est à son aise ne devrait qu'encourager les traducteurs à suivre la stratégie de préservation des éléments culturels d'une oeuvre littéraire afin de renseigner les lecteurs sur une culture différente de la leur et d'assurer de cette manière une consolidation de l'union des nations.

Bibliographie

- Ballard, Michel, *Le nom propre en traduction*, Paris, Ophrys, 2001.
- Dabija, Nicolae, *Temă pentru acasă* [2009], Chișinău, Ed. pentru Literatură și Artă, 2018.
- Dabija, Nicolae, *Devoir à rendre*, trad. Maria Augustina Hâncu avec la collaboration de Constantin Frosin, Paris, Société des Écrivains, 2015.
- Dabija, Nicolae, *Compito per domani*, trad. Olga Irimciuc, Perugia, Graphe.it Ed., 2018.
- Eminescu, Mihai, *Floare albastră*, trad. Geo Vasile, București, Editura 100+1 Gramar, 1996.
- Eminescu, Mihai, *Poesies*, trad. Ramiro Ortiz, Firenze, G. C. Sansoni, 1950.
- Eminescu, Mihai, *Poesies*, trad. Paul Miclău, București, Editura Minerva, 1989.
- Eminescu, Mihai, *Poezii / Poésies*, trad. Elisabeta Isanos, București, Editura Libra, 1994.
- Klingberg, Göte, *Children's fiction in the hands of translators*, Lund, Gleerup, 1986.